

Auto-stop

Raymond a la route dans le sang, comme une nécessité. Il aime voir les bandes blanches sur la chaussée défilier comme des stars de cinéma sur le grand écran de son pare-brise. Parfois la lassitude le prend, les paysages lui paraissent alors de fades compagnons. Mais ça ne dure pas.

Comme matin, Raymond grimpe dans son bahut, il part livrer des tonnes de farine dans le sud, la route sera longue, la solitude ne lui fait pas peur même s'il ne déteste pas y déroger de temps en temps. Il roule depuis des heures, un autostoppeur fait de l'auto-stop, ce qui est dans l'ordre des choses pour un autostoppeur, il s'arrête. L'auto-stoppeur monte et garde son pouce levé.

—Salut, moi c'est Raymond. Tu peux abaisser ton pouce.

—Eric. Je relève mon pouce pour te dire que c'est super de me prendre.

Raymond sourit, le type a une bonne bouille, à cohabiter pendant des heures autant que cela reste agréable, les pisse-froids et les muets mélancoliques très peu pour lui. Eric se révèle très vite bavard et jovial, idéal pour un routier voulant retrouver un peu d'humanité dans un monde de brutes où certains mâles voyagent comme ils feraient la guerre et conduisent comme des éjaculateurs précoces : trop vite. Raymond coupe la radio, l'émission sur la poésie comparée de Mallarmé et Paul Valéry traînait en longueur. Après quelques échanges sur le temps qu'il fait, qu'il fera et qu'il devrait faire, Eric se met à raconter combien il rechercha la célébrité toute sa vie. C'était son Himalaya à lui, ses valises étaient prêtes, il lui restait à trouver sa voie. Gamin, il s'imagina joueur de foot surdoué, icône surpayée admirée par des fans sous-payés. Son premier match le traumatisa à vie. Le football lui renvoya son ingratitude à la figure... et ailleurs, quelque part dans l'entrejambe. Un violent shoot d'un adversaire lui rappela combien les attributs de son sexe restaient fragiles et délicats. Il finit la partie, plié en deux sur la pelouse, traîné par deux gaillards qui se marraient comme des bossus. Il rangea à jamais ses désirs de notoriété sportive, tenant davantage à l'intégrité de ses attributs qu'à d'hypothétiques médailles. Au lieu de collectionner des breloques, il préféra préserver les siennes. Raymond trouva la remarque sensée et rigola de bon cœur, il était tombé sur le bon numéro. Il ne savait pas encore si Eric avait de l'humour, mais la vie de cet hurluberlu en avait certainement.

—J'ai laissé tomber le foot, poursuit Eric ou c'est le foot qui m'a laissé tomber, je ne sais pas. Ado, je grattouillais la guitare, je me suis donc tourné vers la musique. J'ai réussi à former un groupe avec deux copains. On a trouvé un nom un peu bateau, par manque d'imagination : *Les trois gars*. Seulement voilà, l'imprimeur a fait une coquille sur l'affiche de notre premier concert ; au lieu de *Les trois gars*, ce crétin a

imprimé *Les trois gras*, à une inversion de lettre près, c'est ballot. Bon, c'était mal parti mais il nous en fallait plus pour renoncer. J'ai écrit une chanson inoubliable intitulée « *Si tu savais combien je t'aime, tu m'aimerais aussi* » avec un solo de guitare de derrière les fagots qui rendait les chats fous furieux. J'ai testé sur le chat de ma grand-mère, aux premiers accords la bestiole s'est jetée par la fenêtre, je n'ai jamais rien dit à ma grand-mère, tu parles. Lors de notre premier concert, j'ai entamé mon solo en me jetant par terre, sur les genoux, guitare sur le pubis. J'ai surestimé ma souplesse et me suis pété les deux genoux et déboité une hanche. Comble de malheur, les cordes de ma guitare se sont accrochées à la fermeture-éclair de ma braguette. Mes copains ont donné le change quelques instants puis ont cessé de jouer. Une grande minute de silence a suivi. C'est long une minute. J'ai appelé à l'aide. Les vigiles sont montés sur scène, ils ont sectionné les cordes coincées dans ma braguette, elles ont rendu leur dernier soupir en couinant, j'ai pris une corde dans l'œil, puis les vigiles m'ont relevé. Une fois debout, j'ai vomi sur la scène, j'avais un peu forcé sur les merguez-mayonnaise avant le concert. Mon parcours « sex, drug and rock and roll » s'est arrêté là, remplacé par une année de kiné. Moins glamour, c'est vrai... mais quand on n'a pas la santé, le sexe et le rock and roll, ce n'est pas conseillé... la drogue à la rigueur...

Raymond est mort de rire ; il a embarqué un phénomène qu'un routier a une chance sur un million de prendre en stop. Eric continue à raconter sa quête de gloire. Un soir de déprime, il essaya l'écriture sans y croire vraiment. Il plaça devant lui une feuille de papier sur laquelle il griffonna à l'encre trois mots « *La vie est...* » qui ne connurent aucune suite ; il se réveilla le lendemain matin avec ces trois mots imprimés à l'envers sur le front et une auréole de salive sur la feuille. Il comprit immédiatement qu'il lui faudrait travailler beaucoup, mais vraiment beaucoup, pour intégrer un jour la liste des succès d'une rentrée littéraire.

– Trop long, je n'ai pas voulu attendre.

Raymond n'en peut plus de rire, limite à s'étouffer.

– Bah, tout ça c'est du passé, poursuit Eric. Finalement, la célébrité est arrivée au moment où je m'y attendais le moins. C'était l'été passé, ma femme et moi étions en vacances en Provence avec mon beau-frère Georges et ma belle-sœur. On avait prévu un barbecue à la campagne, le vent soufflait, mais bon en faisant gaffe... Nous avons fourni la viande et le matériel, Georges et ma belle-sœur se sont chargés du dessert et du pinard. Les saucisses et les côtelettes grésillaient sur le feu depuis cinq minutes. J'ai le don de la braise ! Mon épouse – seule sa flamme me résiste – m'a demandé de lui passer la glacière. J'ai saisi la lanière de la glacière, je n'ai pas vu qu'elle était coincée sous un pied du brasero, tout a basculé, saucisses, côtelettes, braises, tout !

C'était très sec autour de nous, le vent venait de se renforcer, ça n'a pas traîné. Maquis et pinède ont pris feu en quelques minutes. Le pays a été envahi par la fumée ; la circulation a été coupée sur une autoroute et trois nationales. Douze mille hectares ont brûlé. Trois campings, un hameau, deux usines et un supermarché ont été évacués et partiellement sinistrés. Par bonheur, pas de morts, pas de blessés. J'ai l'incendie sélectif, un coup de bol. Un camion a stoppé sur une portion d'autoroute envahie par la fumée et a provoqué toute une série d'accidents. Le lendemain, je me suis constitué prisonnier. Bon, maladroit d'accord, mais malhonnête non, pas mon genre ! Ma photo a occupé la première page des journaux et il paraît que je détiens le record du montant des dégâts dus à un incendie ; un gendarme m'a même qualifié de best-seller de l'été... je n'ai pas compris pourquoi. Mon assureur a pris en charge les dégâts puis a déposé le bilan... un défaut de gestion certainement parce que s'il y a une activité qui rapporte ce sont bien les assurances ! Mon avocat m'avait donné consigne de ne pas parler à la presse mais ce fut plus fort que moi, j'avais tant attendu la célébrité, je n'allais pas la refuser quand elle se présentait. J'ai répondu à toutes les demandes d'interviews. Du coup, j'ai eu une très bonne couverture médiatique. Un journal a même titré : « *L'incendiaire aimait trop les saucisses.* » Sympa. J'ai quand même fait trois mois de prison. Tel que tu me vois, je suis sorti hier, ouais mon pote, et je rentre chez moi. Les copains et ma femme m'ont préparé une belle fête. Et tu ne devineras jamais ce qu'ils ont préparé : un méchoui géant , en plein air !

– Nom de Dieu ! éructe Raymond dans son fou rire.

Aveuglé par les larmes, ivre de rigolade et sous le choc de ce méchoui annonciateur de l'Apocalypse, Raymond fracasse la barrière abaissée sur un passage à niveau, un train de marchandise arrive, Raymond parvient à s'éjecter avant que la locomotive ne percute le camion. Sa cargaison de farine explose et forme un énorme cumulus qui retombe sur le village tout proche.

Un petit garçon qui jouait dans son jardin crie : « Oh, trop beau, la neige ! » Sa maman se précipite et a soudain envie de faire un gâteau.

Un toxicomane aux neurones légèrement abimés par les produits qu'il s'envoie dans les narines croit que ses dealers livrent désormais la drogue par aspersion aérienne. Sur la table de sa terrasse, il se confectionne deux immenses rails de poudre blanche et sniffe comme il n'a jamais sniffé. Il sera admis le lendemain aux urgences pour un mal de tête carabiné ; l'ORL de garde ne cherchera pas à comprendre comment a fait ce crétin pour se boucher les sinus avec 250 grammes de farine de blé dur T65 recommandée pour crêpes et cakes mais pas du tout conseillée pour s'en farcir le pif !

Une jeune fille anorexique comprend qu'il s'agit d'un nuage de farine et cesse de respirer pour ne pas grossir. Sa mère obèse ne parvient pas à la persuader d'ouvrir la bouche, la pauvre femme manquait de crédibilité.

Le village scintillait sous une poudreuse immaculée. Mais le charme de la farine demeure aussi éphémère que celui de la neige. Dans la soirée, il se mit à pleuvoir. Une pâte à la bonne odeur de pain cru dégouлина des toits et des arbres en longues larmes élastiques. On comptera plusieurs chutes et pas mal d'indigestions.

Le réflexe de Raymond le sauva d'une mort atroce. Eric, lui, ne s'en est pas sorti. Cette fois-ci, sa gloire fut posthume. Le journal local titra sous sa photo : « *Dès sa sortie de prison, l'incendiaire fait dérailler un train.* » Les secouristes, en reconstituant à la va-vite le puzzle de son corps, inversèrent le cœur et l'estomac. Eric aurait apprécié, il avait la tête à l'envers, le cœur sur la main et l'estomac dans les talons. On retrouva sa tête deux jours plus tard. elle se marrait. Eric est mort en pleine gloire. Mort de rire.

Pour Raymond , la route, c'est une histoire ancienne, il s'est reconverti.

Il est devenu boulanger-pâtissier.